J. André, *Étude sur les termes de couleur dans la langue latine* : Thèse de Paris, exemplaire dactylographié, 361 pages.

En attendant que cet ouvrage considérable puisse connaître la diffusion que lui refuse la difficulté des temps, car il n'existe encore qu'en exemplaire dactylographié, il est utile d'en présenter ici le contenu et les conclusions essentielles.

Rien de plus difficile qu'un pareil sujet, car il met en cause, en même temps qu'une terminologie spécialisée, des notions délicates de physico-physiologie. Le concept même de couleur est incertain, parce que la transition d'une teinte à une teinte voisine est insensible ; la perception est douteuse, parce qu'elle est influencée par l'entourage de l'objet perçu, par sa nature, par l'état émotif du sujet ; la terminologie est fonction de facteurs étrangers à la notion chromatique, tels que les conditions techniques de la fabrication, de l'emploi, de la destination ; enfin, quand on est arrivé à fixer les rapports du signifiant au signifié, on s'aperçoit que d'une langue à l'autre le parallélisme est en défaut et les analogies de vocabulaire génératrices d'erreur. Pour ce qui concerne le latin, la comparaison avec des langues modernes et particulièrement avec le français est une cause permanente, et souvent inaperçue, d'incertitudes et de confusions.

M. André a commencé par faire abstraction de toute idée préconçue et de toute interprétation traditionnelle. Il a interrogé les textes en procédant à des relevés minutieux ; non content de classer les exemples en vue de fixer les notions, il les a soumis à des examens multiples, reprenant son enquête en fonction de chaque point de vue nouveau.

La première partie de l'ouvrage traite de la terminologie envisagée à partir des couleurs fondamentales. M. André a cru devoir y ajouter une étude lexicologique, distinguant les espèces morphologiques (adjectifs, substantifs, verbes), et surtout une étude stylistique, consacrée à la caractérisation des auteurs, des genres (prose et poésie), et à l'examen des procédés (affectivité, clichés et formules, imitation et originalité). Pas de question qui ne soit posée — et d'ordinaire résolue —, pas de point de vue qui ne soit envisagé. Pour longtemps, l'étude de M. André passera pour encyclopédique et exhaustive.

A vrai dire, j'ai une préférence pour la première partie de l'ouvrage, qui à elle seule eût suffi à constituer une excellente thèse de doctorat. On y trouvera la réponse à bien des questions qui embarrassent les commentateurs, comme la multiplicité des sens de *purpureus*, qui englobe toutes les nuances du rouge au violet ; de *ferrugineus*, qui va de la rouille au vert-de-gris ; de *pallidus*, qui nous oriente vers le jaune bien plus que vers le pâle, de *roseus*, qui est autre chose que notre rosé, de *caeruleus*,

qui n'est pas notre bleu... On y verra comment certains termes expriment la luminosité ou l'éclat plus que la couleur proprement dite, comment le nom de la couleur change suivant l'objet que l'on considère (*glaucus* pour la mer, *caesius* pour les yeux, *robus* pour la robe des bœufs, *spadix* pour celle des chevaux, *rufus* pour la chevelure, *pullus* pour la laine...) ; comment le nom de couleur s'intellectualise ou s'imprègne d'affectivité, au point de perdre sa valeur chromatique (*ater*, *candidus*, *aureus*...)...

On y trouvera, chemin faisant, la solution à maint petit problème irritant : le *pallentes hederas* de Virgile expliqué par la couleur jaune des corymbes ; le *nigrae uiolae* par la valeur achromatique de *niger* = foncé ; le *purpureos flores* par un des aspects multiples de la pourpre, liés à la technique de sa fabrication ; certains sens particuliers de *caeruleus* par la qualité du bleu qui caractérise le ciel et la mer dans les pays méditerranéens ; les hésitations dans la gamme des gris par la considération d'objets déterminés, tels que la poussière, qui tantôt blanchit et tantôt noircit ; la déchromatisation de *ater*, appliquée à une flamme, par l'évocation du bûcher funèbre ; de *cyaneus*, appliqué à un dieu, par la pensée de la mer qui est son habitat ; de *candidus* par le rapport établi entre blancheur et pureté...

L'enquête est si approfondie que dès cette première partie sont posées maintes questions qui seront reprises, avec un souci de systématisation, dans la seconde partie.

Systématisation qui ne va pas, du reste, sans une large part d'interprétation et sans poser des problèmes qui débordent le cadre de cette étude. M. André est amené à écrire des chapitres qui constituent une contribution à l'étude de la supplétivité, de l'affectivité, de la déviation sémantique... L'inconvénient est de reprendre sans cesse, à propos de chaque interprétation nouvelle, l'exégèse de termes déjà expliqués ; d'où à la longue une certaine satiété et peut-être quelque confusion. L'avantage est d'abord de nous permettre une revue des œuvres et de nous fournir des principes d'explication stylistique, ainsi quand on nous montre Virgile à l'origine de presque tous les clichés qui alimenteront la poésie après lui (p. 307) ; il est aussi de nous ouvrir des vues sur l'histoire des mots et des significations ; enfin, résultat non négligeable, étant donné la rareté et souvent l'insignifiance des documents qui nous sont parvenus, cette abondance dans l'exégèse supplée dans la mesure du possible à la rareté des documents relatifs à la peinture dans l'antiquité.

Il va de soi que l'interprétation d'une pareille masse de faits, de termes et de textes ne va pas sans fournir matière à doutes et à discussion. Je n'accepterais pas, sans plus, l'interprétation de *sanguineus*,

expliqué (p. 90) par l'éclat flamboyant de l'airain ; — l'explication de *rubicundus* (p. 59) par une dissimilation en partant de *-bundus* ne me paraît pas nécessaire quand on a *facundus*, *fecundus*, etc. ; — je ne vois pas (p. 194) comment l'accent d'intensité peut faire obstacle à la création de composés (voir l'allemand !)...

Oserai-je enfin, après avoir loué l'ampleur — parfois même peut-être excessive — de cette enquête, signaler des lacunes? Un chapitre méritait, dans la seconde partie, d'être consacré aux formations en *-nt-* du type *uirens*, *nigrans*, qui ont une valeur soit d'inchoatifs, soit d'approximatifs, et dont l'emploi est, à mon avis, inexactement expliqué, p. 193-194, par l'appel à la supplétivité métrique. Enfin, un chapitre devait être consacré à l'ordre des mots, qui si souvent peut servir à distinguer la valeur chromatique, donc physique, de la valeur affective ou esthétique. Mais il faut dire que le lecteur soucieux de ces considérations en trouvera au moins çà et là l'amorce dans l'ouvrage de M. André, qui n'est pas moins riche de suggestions que de résultats acquis.

J. Marouzeau.

M. Bassols de Climent, *La lengua y la cultura* : Disc. de réception à l'Acad. des belles-lettres de Barcelone : Impr. Elzeviriana, 1948, 34 pages.

« Langue et culture », tel est presque exactement le titre que j'avais adopté, presque en même temps que M. Bassols, pour un « discours » similaire à la séance publique de nos Cinq Académies (1947). Préoccupations du même ordre, appliquées à des aspects différents de la structure linguistique ; ainsi quand M. Bassols s'attache à analyser, psychologiquement et historiquement, les notions de genre, observant en particulier le conflit entre cadres naturels et catégories grammaticales. Je retrouve aussi, p. 24 et suiv., quelques-unes des idées que j'ai exposées d'autre part (*Quelques aspects de la formation du latin littéraire*, sous le titre : *La conquête de l'abstrait*) sur le rôle qu'ont pu jouer dans la fixation de la syntaxe latine les concepts anthropomorphiques (constructions du type *morti dare*). J'ajoute que plusieurs des idées exposées à l'adresse d'un public non spécialisé dans ce discours académique inspirent la monumentale *Syntaxe historique de la langue latine* que prépare M. Bassols et dont il a déjà publié les deux premiers volumes.

J. Marouzeau.

N. Romero, *L'argument historique et la prononciation du latin* : Rio de Janeiro, J. Olympio, 1948, 105 pages.

Il semble bien que tout soit dit sur la question évoquée par ce titre, et il y a un ralentissement dans les publications qui y ont trait : lassitude

de polémistes ou commencement d'adhésion à des conclusions vingt fois démontrées? Je ne sais. Ce que je sais bien, c'est que la brochure de M. Roméro ne nous apporte rien de nouveau, sinon l'expression d'une fureur verbeuse contre l'auteur de ce compte-rendu. Pourquoi? Parce que je suis un promoteur du latin mort (p. 12-13), parce que je refuse au latin post-cicéronien le droit d'être du latin (p. 97), parce que pour moi « ce qui n'est pas langue littéraire n'est pas langue » (p. 47) !... Au fond, parce que j'ai essayé d'envisager ce qu'avait pu être la prononciation du latin pendant la période classique, indépendamment de l'évolution qui l'a conduit aux langues romanes. Je comprends parfaitement le point de vue de M. Romero, qui voudrait qu'on fît revivre dans le latin les caractères propres à expliquer ses avatars futurs. Point de vue de romaniste : je me suis assez souvent expliqué là-dessus. Ce qu'il ne faudrait pas dans un ouvrage de discussion scientifique, c'est prendre comme autorité le vétuste Seelmann (p. 17) ; c'est faire de « quelques Nordiques » (p. 68) les défenseurs d'une indésirable prononciation de « l'âge d'or », c'est de me mettre en opposition avec J. Bayet sur la question de la survie du latin (p. 70), c'est de me jeter à la tête tout un peloton de linguistes et de philologues : Meillet, Bourciez, Juret, Niedermann (cf. l'Avant-propos) avec qui je n'ai jamais été en désaccord sur le point envisagé ; c'est de supposer qu'en refusant à Cicéron l'accent de saint Augustin je prône une prononciation « sans accent » (p. 12), et d'ajouter qu'une prononciation sans accent de mot serait « une pure abstraction » (comment M. Romero prononce-t-il donc le français?) ; c'est d'écrire au cours d'une argumentation passionnée des choses telles que : « Nous reconnaissons que les signes *j* et *v* n'existaient pas. Les signes. Mais les sons qu'ils représentaient existaient » (comment des signes qui n'existent pas peuvent-ils représenter quelque chose?) ; c'est d'énoncer des affirmations telles que : « La langue latine a eu une prononciation suffisamment fixée par la tradition, rendue intangible comme la vraie culture, soustraite à l'influence des flux et reflux dus aux va-et-vient des passions vulgaires..., car elle a toujours accompagné les hommes qui ne désirent que savoir » (p. 16)... Ces quelques extraits suffiront à indiquer le ton et la qualité de l'argumentation. Tout ce qu'on peut dire de l'ouvrage de M. Romero, c'est qu'il n'aura pas contribué à éclairer le débat sur la prononciation du latin — si débat il y a encore.

J. Marouzeau.

A. Pariente, *Notas al vocabulario juridico latino* : Instituto nacional de estudios juridicos, Madrid, 1946, 80 pages (Anuario de hist. del derecho español, t. XVII, p. 932 et suiv.).

Les travaux lexicographiques de M. Pariente ont déjà été signalés

dans cette *Revue* (cf. t. XXIV, p. 320). Il nous apporte dans cette brochure, qui ne contient pas moins de quatre-vingts pages de tout petit texte, quatre monographies sur des termes juridiques particulièrement importants : *crimen, cliens, arbiter, iurare.*

On y trouvera, avec un luxe étonnant de documentation, le souci de renouveler les questions : retirer *crimen* à la famille de *cernere* pour l'attribuer à *queror* (par l'intermédiaire de **querimen* > **quirimen* > **quriimen* (!), cette dernière métathèse destinée à expliquer la quantité de l'*i* dans *crīmen*) : retirer *cluens /cliens* à *clueo* pour l'attribuer à *colo* (**colons* > *colens* > **cloens* > *cluens*, l'avant-dernière forme issue encore d'une métathèse) ; retirer *arbiter* à *adbītere* (rapprochement bien peu satisfaisant en effet) pour le rapporter à un thème **ambhro-*, élargissement de **ambhi / *amb- *am-*, avec encore une métathèse : **ambhr-* > **armbh-* ; retirer *iūro* (à cause de *de-ierare*) à *ius* pour l'attribuer à **iouero* (de **ioues* ; donc : jurer par *Jupiter*).

On voit la nouveauté et la hardiesse de ces hypothèses. Convaincantes? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles sont édifiées sur une prodigieuse abondance de remarques, de jugements, de rapprochements, et qu'à ce titre elles représentent un effort de méthode dont l'intérêt dépasse peut-être celui des résultats obtenus.

J. Marouzeau.

J. Marouzeau, *Quelques aspects de la formation du latin littéraire* : Coll. linguistique ; Paris, Klincksieck, 1948, 232 pages, 600 francs.

Cet ouvrage consiste essentiellement dans une mise à jour d'articles antérieurement publiés, auxquels s'ajoutent quelques chapitres nouveaux susceptibles d'en faire apparaître l'appartenance à un plan général. Je m'excuse de ne faire que le signaler ici, réservant à d'autres Revues le soin d'en présenter la critique.

J. Marouzeau.

Métrique.

Antonius Kolář, *De re metrica poetarum Graecorum et Romanorum* : Prague, Min. de l'inform., 1947, 385 pages.

A. Kolář a déjà publié divers travaux sur la métrique, la plupart en tchèque, et il faut lui savoir gré d'avoir eu recours cette fois-ci au latin. Ce n'est pas que son latin soit toujours limpide : telles phrases sont difficiles à suivre, comme celle qui, p. 215-216, atteint jusqu'à vingt lignes de grand in-8°. D'autre part, l'absence de sous-titres et de titres courants ne rend pas aisée la consultation de cet ouvrage compact. Index incomplet : les lois de Porson et des mots ïambiques, entre autres, n'y figurent pas. J'ai cependant réussi à les dénicher dans le texte : la loi de Porson (p. 97), à peine citée, est exécutée sommairement, « *leges quae*

tantae operae non essent, etiamsi nullas exceptiones admitterent ». A la loi des mots ïambiques, classée sous la rubrique *apocope* (p. 69), sont consacrées une dizaine de lignes absolument hermétiques d'où il est impossible de rien tirer.

Cette remarque préliminaire donne la tendance de l'ouvrage. Après les travaux qui depuis trois quarts de siècle ont imprimé une orientation nouvelle aux études de métrique en les mettant en rapport étroit avec l'étude de la langue, le traité de A. Kolář marque un sensible recul et un retour vers la scansion sèche et stérile. Ce ne sont pas les relevés, prétendus scientifiques, de spondées et de dactyles (p. 127) qui apporteront du neuf en la matière, aussi longtemps qu'on négligera la structure de la langue et les ressources qu'elle offre ou qu'elle refuse au versificateur.

A. Kolář est l'ennemi des nouveautés, et il les condamne sans appel chaque fois qu'il en rencontre une sur son chemin, mais il se garde bien de motiver ses condamnations. Il a lu sans profit *L'origine indo-européenne des mètres grecs* : « Apud Francogallos A. Meillet... metricam comparativam parvo cum successu exercuit » (p. 35). Aussi se débarrasse-t-il d'un mot du problème de l'origine de l'hexamètre : « utrum aliunde receptus sit, ut A. Meillet opinatur, quod parum verisimile est... » (p. 125). Cette négligence voulue de l'évolution historique entraîne des jugements peu équitables sur les poètes de la période archaïque. Voici pour Plaute : « iam Augusti aetate insolers (*sic*), eorum versificatio iure condemnabatur » (p. 83), et voici pour Ennius : « versum eius horridiorem esse cum propter aliam accentus linguae Latinae ac Graecae naturam tum propter eius verborum inopiam non est mirandum » (p. 127).

Tout ce qui fait la différence entre la métrique des Grecs et celle des Latins est délibérément ignoré : trimètre et sénaire, vers homérique et vers virgilien n'ont d'autre caractère que d'être écrits les uns en grec, les autres en latin. Le jeu savant et délicat des coupes de Virgile n'existe pas (p. 72 et suiv.), les problèmes que posent les fins d'hexamètre en latin ne sont pas signalés ; pour la versification dramatique, il n'est pas question d'exposer les règles relatives aux pieds purs et aux pieds condensés, ni celles des monnaies de longues (on a vu plus haut comment était traité le problème majeur de la *breuis breuians*) ; qu'il nous suffise de savoir (p. 99) que « summa in eo pangendo libertas non solum sermonis cotidiani imitationi, sed etiam insollertiae poetarum obnoxia est, neque quidquam valent praecepta, quae a nonnullis aevi recentioris metricis constituta est ». Voilà comment sont jugés les travaux des philologues qui, depuis Bentley, ont déchiffré le mystère de la versification de Plaute et de Térence.

S'agit-il des *cantica*? Étourdi par la complication des *ordines compositi*, A. Kolář se demande avec raison comment les acteurs pouvaient se

reconnaître dans le rythme. Mais, au lieu de rechercher, comme l'a fait L. Havet, le fil d'Ariane qui les guidait, il se contente de conclure (p. 293) sur cette époque : « artem metricam... rudem incultamque fuisse ». C'est, au contraire, à l'époque de la décadence du théâtre que l'art de la métrique aurait atteint la perfection. On reconnaît là le mépris injustifié des Latins de l'empire pour les écrivains préclassiques. C'est une opinion très discutable que de considérer que la métrique latine se rapproche de la perfection à mesure qu'elle dépouille ses caractères originaux pour devenir une plate copie de la métrique grecque.

A. Kolář pense que l'accent latin était un accent d'intensité (p. 64) : « accentus Latini vis expiratoria etiam rei publicae Romanae temporibus comprobatur ». Ses preuves, il les tire de la fin de l'hexamètre (qu'on me permette de renvoyer à ce sujet à mon article de la *R. É. L.*, 1946), de la prose métrique (je me demande ce qu'on peut en tirer de sûr), des chants de soldats cités par Suétone (mais les chansons de route, rythmées pour le pas cadencé, prouvent-elles quelque chose sur la nature de l'accent?). On le voit, ces preuves sont fragiles et des plus discutables.

C'est par l'*ictus*, qu'il ne prend pas la peine de définir clairement, que A. Kolář tente à son tour d'expliquer le saturnien (p. 326-330). Il est d'avis que chaque membre comportait trois ictus, soit six pour le vers entier, et cela expliquerait, selon lui, qu'Ennius ait pu, sans difficulté, lui substituer l'hexamètre à six ictus. Mais où se placent ces ictus? Ici, on est en plein arbitraire : il rythme *súbigit* et *ínsecé* et même *cápitibús* et *possídit*, et cela après avoir reconnu que l'accent est régi par la quantité. Il faut s'entendre : si la quantité a une influence, c'est une influence constante, et il ne faut pas l'invoquer pour fixer la place de certains ictus et l'ignorer à propos de certains autres. Même fantaisie dans le traitement de l'hiatus (p. 330) : dans le saturnien, dit-il, « hiatus non ubique tollitur, sed cum rhythmum membri violat ».

Le détail même de l'ouvrage n'est pas exempt d'inexactitudes, dont voici quelques-unes :

P. 63-64, le rôle de la quantité dans les lois d'apophonie n'est pas signalé. Il n'est pas vrai que dans *accipio ac* soit accentué et que *ci* ne le soit pas. *Rettudi* s'explique mieux par *red-tudi* que par *ret(e)tudi*.

P. 65, « a poetis Romanis *s* verbum terminans neglegebatur » : A. Kolář attribue à tous les poètes ce qui n'appartient qu'aux poètes préclassiques.

P. 67, il fallait dire que chez Virgile l'hiatus est une imitation artificielle d'Homère.

P. 69, il n'est pas vrai que *stetĕrunt* et *potĭtur* soient des abréviations (?) de *stetērunt* et *potītur*.

Je borne là ces remarques ; elles n'empêchent que l'ouvrage repré-

sente un effort méritoire et devra, s'il est consulté avec prudence, rendre de réels services.

L. NOUGARET.

A. CORDIER, *Les débuts de l'hexamètre latin, Ennius* : Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Lille, vol. VIII. Paris, 1947, in-8°, 94 pages.

C'est là une œuvre laissée inédite par le regretté A. Cordier, à qui on doit, entre autres, des études sur le vocabulaire épique dans l'*Énéide* et sur l'allitération latine. Les questions de tout ordre que pose la naissance de l'hexamètre latin sont propres à solliciter la perspicacité des chercheurs. Cela se comprend : on a la chance, avec ce qui nous reste des *Annales* d'Ennius, de pouvoir étudier à son origine même un type de vers qui a eu une influence immense sur la métrique, sur la langue et sur la littérature. Cependant, depuis les remarques pénétrantes de Meillet (*Esquisse d'une histoire de la langue latine*, ch. VIII), et la thèse de C. Dubois (*La métrique de Lucrèce comparée à celle de ses prédécesseurs, Ennius et Lucilius*, Lille-Strasbourg, 1933), qui contient d'utiles relevés, mais n'aborde pas les problèmes essentiels, on peut dire que cette étude a été délaissée.

Je ne pense pas que l'ouvrage de A. Cordier soit l'ouvrage définitif qu'on attendait sur ce sujet. Son titre promet à la fois plus et moins qu'il ne contient en réalité. Le temps a malheureusement fait défaut à l'auteur pour se livrer à des enquêtes minutieuses. Aussi les remarques qui suivent n'ont d'autre but que de présenter quelques suggestions aux lecteurs de A. Cordier, dont l'œuvre mérite toute notre sympathie.

A. Cordier se demande avec raison pourquoi Ennius a abandonné le saturnien pour écrire une épopée latine. La question vaut d'être posée puisque le choix du poète a eu des conséquences d'une portée capitale sur la poésie latine. Les réponses qu'on peut faire sont multiples et contiennent chacune une part de vérité : il n'y a sans doute pas eu une raison déterminante unique. Ce choix une fois fait, il ne faut pas exagérer l'influence que le saturnien a pu avoir sur Ennius, qui était avant tout grec de culture (p. 18-20), et qui a subi surtout l'influence d'Homère. D'ailleurs, que sait-on de précis sur la métrique du saturnien? Faire appel à lui n'est-ce pas vouloir expliquer l'inconnu par l'inconnu?

Dans les groupements verbaux relevés p. 15-18, que peut-on imputer de neuf au compte d'Ennius? Qu'il ait juxtaposé un nom et son déterminant, *ferreus imber*, *luminis oras*, le sujet ou l'objet et le verbe, *exciditur ilex*, *arma requirunt*, il n'y a rien que de normal et d'attendu dans ces voisinages à une époque où l'architecture de la phrase latine n'avait pas acquis la richesse dont elle se parera à l'époque de Cicéron et de Vir-

gile. A. Cordier y voit un procédé qui rappelle la prose (p. 15 et 18). Le terme de procédé est inexact pour une structure naturelle et banale. En outre est-il assuré qu'aux temps où Ennius écrivait ses *Annales* ait déjà existé une langue poétique différente de la langue de la prose? En particulier on ne peut lui reprocher de n'avoir pas usé plus souvent de la disjonction alors qu'elle naissait à peine et qu'il faudra encore plus d'un siècle d'apprentissage au latin, tant en prose qu'en poésie, pour tirer d'elle toute sa valeur expressive (je renvoie aux recherches de J. Marouzeau sur l'ordre des mots en latin).

Un point de départ indispensable, et qui manque ici, eût été un inventaire du matériel verbal montrant quelles ressources la langue latine offrait au vers étranger en instance de naturalisation, quelle était l'importance du déchet dont le rythme dactylique ne pouvait faire usage, quels étaient les types prosodiques insuffisamment nombreux et par quels procédés le poète devait combler ces vides. Il y a là une série de questions importantes qui n'ont pas été abordées et dont l'étude demande des dépouillements nombreux et méthodiques.

Le terrain une fois ainsi déblayé, deux faits dominent l'histoire de l'hexamètre latin, si on le compare à son modèle grec : les règles latines des fins de vers et les transformations de la coupe. Ces deux faits, d'importance majeure, n'ont pas été mis en lumière comme ils le méritaient. Certes, A. Cordier a bien montré (chap. II) comment la fin de vers attirait certains groupes verbaux et comment elle était destinée à devenir le domaine de certains clichés de style et de métrique. Mais pourquoi dès Ennius les fins des types 3 + 2 et 2 + 3 sont-elles prédominantes et, peut-on dire, les seules normalement employées? A. Cordier se borne à reproduire les explications courantes ; il cite même à ce sujet la théorie bien connue, mais fausse, de l'influence de l'accent verbal, et, s'il la rejette, mollement, p. 26, il semble bien près de l'adopter p. 46. Une étude objective et serrée des faits était nécessaire. Pour abréger, je me permets de renvoyer à celle que j'ai moi-même faite dans cette *Revue*, t. XXIV, p. 261-271, et qui autorise, je crois, à penser contre A. Cordier (p. 38) que ce n'est pas du fait d'Ennius que la fin de l'hexamètre est soumise à des exigences inconnues d'Homère, mais bien plutôt que c'est du fait même de la langue latine qu'Ennius et tous ses successeurs ont été obligés de se soumettre à une stricte réglementation des fins de vers. La volonté du poète est, en fait, illusoire ici.

L'étude des coupes, p. 38-57, abondante et détaillée, reste confuse : les idées directrices n'ont pas été dégagées de la masse des données. En premier lieu, il faut distinguer avec soin les séparations de mots qui sont voulues par la métrique, de celles qui sont en quelque sorte fortuites ; sinon on en vient, sans raison solide, à multiplier à l'infini (p. 50, par

exemple) les coupes dites secondaires, et on morcelle à contresens l'unité métrique du vers.

Comme j'ai dit plus haut, le fait important est l'abandon de la coupe homérique au trochée troisième au profit de la penthémimère. De cet abandon, A. Cordier ne réussit pas à trouver la cause, et on ne saurait lui en tenir rigueur ; mais il n'en a pas aperçu non plus les conséquences. Il n'a pas vu que l'emploi généralisé de la penthémimère qui s'en est suivi a provoqué par réaction la naissance de coupes nouvelles dont l'utilité était d'atténuer la prédominance d'une seule coupe. La lutte contre l'envahissement de la penthémimère est un des traits dominants de la métrique de l'hexamètre latin : elle a commencé avec Ennius même et s'est poursuivie durant toute la latinité.

De l'étude de la coupe naît logiquement celle de la longueur et de la place des mots. A. Cordier apporte ici des aperçus qui restent fragmentaires et de peu de portée. Il faudra un jour se résoudre à faire un inventaire de la langue latine avant le triomphe de l'hexamètre et après lui si on veut voir clair dans beaucoup de questions. Je relève par exemple, p. 65, que « la langue latine par nature possède plus de longues que de brèves ». Cela est vrai, mais jusqu'à quel point? Il semblerait d'après cette affirmation que les poètes dactyliques aient surtout recherché les mots ou groupes de mots fournissant des couples de brèves. Or, j'ai moi-même constaté avec surprise, en épluchant jadis des dépouillements nombreux, que contre 100 mots de type – – chez Cicéron, Virgile en fournit 350. L'étude du rapport des spondées et des dactyles n'a que peu d'intérêt en soi si elle reste abstraite et ne s'appuie pas sur les données de la langue.

On aurait à dire aussi à propos du chapitre VI et dernier sur la constitution d'une langue métrique : A. Cordier a mêlé et confondu langue métrique et langue poétique. Or, il y avait lieu de distinguer les particularités voulues ou suggérées par le mètre de celles qui résultent d'une conception artistique : *occasus* pour *occāsĭō*, *aquilā* nominatif, *frūgĭfĕrāī* sont voulus par la versification. Mais quels sont les hellénismes qui sont de simples élégances et ceux que le versificateur emploie par commodité métrique, quels sont les archaïsmes de style et ceux qui fournissent un précieux dactyle comme *laudārĭĕr*? Le départ n'a pas été fait.

En définitive, le travail de A. Cordier tel qu'il est présenté n'apporte pas de vues nouvelles, ni dans l'ensemble ni dans le détail. Cela tient en particulier à ce que l'auteur n'a pas eu le temps d'approfondir méthodiquement les multiples questions qui se posaient. Par contre, on ne saurait méconnaître que cette étude ait le mérite de rappeler l'attention sur un sujet extrêmement important encore mal exploré, et à propos

duquel on vit encore sur des idées reçues et sur des affirmations mal contrôlées.

Louis NOUGARET.

Sister M. J. SUELZER, *The Clausulae in Cassiodorus* : The Catholic University of America ; Studies in Medieval and Renaissance latin Language and Literature, vol. XVII, Washington, D. C., 1944, in-8°, XVI-47 pages.

Sister M. J. BRENNAN, *A Study of the Clausulae in the Sermons of St. Augustine* : The Catholic University of America. Patristic studies, vol. LXXVII, Washington, D. C., 1947, in-8°, XVIII-126 pages.

L'influence du professeur McGuire suscite d'années en années de nouveaux chercheurs à cette collection déjà riche et bien connue de tous ceux qui s'intéressent à la littérature chrétienne. L'unité de direction a, d'autre part, l'avantage de se traduire par une unité de méthode qui rend plus aisée la lecture de ces ouvrages et plus facilement comparables leurs conclusions. Les volumes consacrés à l'étude des clausules y sont nombreux et formeront bientôt une sorte de *corpus* précieux pour l'histoire du cursus.

L'étude de Suelzer, qui a dépouillé près de 10.000 clausules, aboutit à la conclusion que la prose de Cassiodore est une prose rythmique, et non métrique. Cette conclusion est fondée principalement sur des pourcentages établis par Nicolau (*L'origine du cursus rythmique*, p. 126 et suiv.), que Suelzer, comme aussi Brennan, prend comme pierre de touche. On aurait aimé ici des remarques plus personnelles.

Suelzer a observé une notable différence entre le *De orthographia* et l'*Historia ecclesiastica tripertita*, d'une part, et le reste de l'œuvre de Cassiodore, d'autre part. Cette différence s'explique par le caractère technique du *De orth.* et les citations qu'il contient. Quant à l'*Historia*, elle a été préparée par Epiphanius sous la direction de Cassiodore.

Au point de vue de la critique du texte, l'étude de Suelzer aboutit à légitimer un grand nombre de leçons adoptées par Mommsen dans son édition ; mais il n'en reste pas moins vrai que tout le texte est à revoir de près à la lumière des résultats enregistrés.

Brennan a choisi les *Sermones ad populum* d'Augustin, car ils font figure à part dans son œuvre. Ils ont été en quelque sorte improvisés (p. 1-9) et pris sous la dictée par des sténographes ou *notarii*. Cependant, on y trouve un souci constant des clausules, mais la proportion des différents types n'est pas la même que dans les œuvres écrites à tête reposée. Brennan, qui a dépouillé 11.877 clausules augustiniennes, a relevé des différences notables avec les usages des autres écrivains soit antérieurs, soit postérieurs. Il est évident que les goûts de chaque écrivain faisaient

varier dans certaines proportions les statistiques telles que la loi du simple hasard les établirait.

Augustin a vécu à une époque où l'accent d'intensité n'avait pas encore détruit tout souvenir de la quantité ; la prose des *Sermons* est-elle encore métrique ou est-elle déjà rythmique? La question est délicate et Brennan consacre beaucoup d'efforts à ce problème. Au fond, son désir est de ne pas conclure, et elle a raison : la coïncidence est fréquente entre la quantité et l'accent. Comment en être surpris? Il est naturel qu'Augustin, orateur et lettré à la fois, ait choisi d'instinct des clausules qui ne blessaient ni les oreilles des auditeurs ni son sens délicat du latin et de la quantité classiques. Toutefois, après avoir exposé le pour et le contre, Brennan conclut, car il faut conclure, que les clausules des *Sermons* sont plutôt rythmiques. La raison majeure d'une telle conclusion lui est fournie par une certaine concordance avec les normes de Nicolau citées ci-dessus. J'avoue que cette partie de l'étude n'entraîne pas la conviction et que plus d'une objection pourrait être présentée dans le détail. (Tout d'abord, comment définir l'*ictus* dans la prose?)

La critique trouve aussi son butin dans le travail de Brennan : le pourcentage des diverses clausules montre clairement que trois sermons (Denis 7, Morin 8 et 9), englobés dans l'œuvre d'Augustin, ne sauraient être de lui : et cela confirme l'hypothèse que Mlle C. Mohrmann avait proposée en s'appuyant sur d'autres arguments.

Souhaitons de voir la collection de la *Catholic University* s'augmenter bientôt de nouvelles études aussi consciencieuses que celles-ci ; souhaitons en même temps qu'un travailleur courageux entreprenne de nous donner à l'usage des métriciens une sorte de synthèse des résultats épars dans les nombreux volumes de cette collection.

Louis NOUGARET.

Éditions et Commentaires.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

Hermès Trismégiste. Poimandrès, Traités II-XVIII, Asclépius : texte établi par A. D. NOCK et traduit par A.-J. FESTUGIÈRE : 1945, 2 vol., LIV-406 pages.

Voici une publication qui fait le plus grand honneur à la « Collection Budé ». Du point de vue scientifique, il va de soi : la collaboration étroite de deux savants de premier ordre, enrichis des suggestions de leurs reviseurs (MM. René Durand et H.-C. Puech), de leur maître Franz Cumont — qui vient d'être arraché à notre admiration et à notre affection — de leurs collègues MM. B. Einarson et A.-S. Ferguson en particulier, nous apporte un texte peu vulgarisé, établi avec une rigueur minutieuse, et traduit de cette façon à la fois fraîche et scrupuleuse dont

A.-J. Festugière a le secret ; mais il faut ajouter Introduction générale et introductions particulières (qui tracent le plan de chaque traité), et une abondance de notes pleines à craquer de références et d'éléments de discussion. Certes, A. D. Nock est trop modeste lorsque, à la fin de la Préface, il écrit : « L'essentiel est de mettre à la disposition de l'ensemble des savants et le texte et les moyens de se former sur ce texte une opinion personnelle. *Si quid nouisti rectius istis, candidus imperti* » ; mais il est positif que la parution de ces deux volumes doit engager, surtout en France, à des recherches très variées en un domaine où il y a encore beaucoup à préciser, beaucoup à découvrir.

Ces deux premiers tomes du *Corpus Hermeticum* contiennent dix-sept traités en grec, certains de quelques pages seulement, et l'*Asclépius* latin, sensiblement plus long, et qui se présente presque en corps de doctrine. Ils ne traitent guère que de métaphysique, en y comprenant des constructions cosmogoniques et anthropologiques, mais toujours en fonction des rapports mystiques entre l'homme et la divinité. Le décor seul est égyptien ; la pensée remonte aux Grecs, parfois très nettement à l'aristotélisme et au platonisme (cf. p. 106, n. 39) ; mais à l'intellectualisme hellène se combine une doctrine de la grâce (p. 139-140), et ces élucubrations si souvent étranges respirent une foi profonde acquise par révélation (p. 105, n. 35), et qui s'exprime parfois en hymnes ou prières magnifiques. Aussi trouve-t-on en ces pages la documentation la plus riche sur l'évolution, entre 100 et 300 de notre ère, d'une philosophie-religion païenne, très composite et non sans contradictions, pourtant homogène par sa façon de poser les problèmes et d'essayer de les résoudre dans un esprit spiritualiste. On en attendra le plus précieux commentaire dans la Préface au troisième volume, où A. D. Nock se promet d'en retracer l'évolution historique, et au tome II, impatiemment espéré, de A.-J. Festugière, sur la *Révélation d'Hermès Trismégiste* (le premier ayant, on le sait, étudié, en 1944, l'astrologie et les sciences occultes).

La langue est difficile, le vocabulaire souvent confus, la transmission médiocre. L'apparat critique, trop touffu et chargé de conjectures, s'en ressent. La traduction est ici plus utile qu'on ne saurait dire : surprenante parfois au premier abord, on lui donne raison quand on est un peu familiarisé avec ce genre de pensée et qu'on en domine mieux l'expression. C'est donc avec réserve que je transcrirai ici quelques notes de lecture — quand ce ne serait que pour indiquer l'intérêt *vivant* que j'ai pris à ces pages : Traité IV, 6 (p. 51, l. 2) : je préférerais pour κατὰ σύγκρισιν la traduction de F. Cumont, n. 13 (« en vertu de la combinaison », au lieu de : « quand on compare... ») ; — V, 1, p. 60 : la première des traductions proposées n. 1 (« du Dieu trop grand pour recevoir un nom ») paraît assurée par le début du § 10 ; — IX, 2, p. 96, fin : Festugière a

traduit le texte hypothétique de Scott-Ferguson ; la correction et le sens proposés par F. Cumont, n. 8, semblent supérieurs ; — X, 21, p. 123, où il s'agit de l'intellect devenu démon justicier (cf. § 23 et n. 79, qui rendent chancelante la n. 69), le tour de la phrase et la ponctuation dégagent mal : 1° l'acquisition du corps de feu nécessaire à sa tâche ; 2° son action sur les pécheurs, et son action sur les âmes pieuses ; — *Asclépius*, 1, p. 296 : « tout est dépendant d'un seul *ou* cet un est Tout », même si la n. 160 cite des cas où *aut* doit se traduire par *et* ; — *Ascl.*, 2, p. 297 : au lieu de « elles diffèrent », il vaudrait mieux préciser : « leur immortalité diffère » ; — *Ascl.*, 5, p. 301, l. 7 : *in speciem* ne signifie-t-il pas : « en un aspect particulier »? *species*, ici, ne paraît pas l'équivalent de *genus* que signale la n. 40 ; — *Ascl.*, 10, p. 308 : le mot grec κόσμος est préféré par l'auteur parce qu'il signifie *à la fois* « un ordre *et une parure* » (cf. plus haut *ornamento*). — C'est par inadvertance que, p. 79, il est dit que, dans certains temples d'Égypte, une ouverture était disposée de telle sorte que, *tous les jours*, les premiers rayons du soleil frappaient le visage du dieu.

L'annotation, nous l'avons dit, est un trésor : c'est l'œuvre propre de A.-J. Festugière. On peut regretter que le plan de la collection ait conduit à disposer les notes et au bas des pages et à la suite des traités, sans aucun égard au texte qu'elles commentent : on ne cesse de feuilleter le livre pour les retrouver : l'agacement n'a d'égal que l'enrichissement qu'on en tire.

Mais il faudrait plaindre le lecteur qui ne verrait en ces étranges produits de la littérature gréco-latine qu'une curiosité ou une matière à savantes recherches, ou qui mettrait avec dédain ces volumes au second rang de sa bibliothèque d'humaniste. Car ils sont eux-mêmes témoignage d'humanisme, et du plus pathétique, en ses efforts voués à l'insuccès, tandis que la pensée chrétienne, moins riche, mais plus organique, ne cessait de progresser dans le monde romain.

Jean BAYET.

— *Pline l'Ancien. Histoire naturelle*, livre XI, texte établi, traduit et commenté par A. ERNOUT et R. PÉPIN : 1947, 2 × 219 pages.

Il faut saluer avec gratitude ce premier volume d'une série qui fera date dans l'histoire de l'édition française. MM. J. Bayet et A. Ernout ont entrepris de constituer une équipe qui nous donnera en peu d'années un Pline complet. M. Ernout a pris lui-même la charge de ce volume inaugural et du livre XII, qui est en voie d'achèvement ; les livres I et II, procurés par M. Beaujeu, sont à l'impression ; sont en cours de préparation, et très avancés, les livres XXXIV-XXXVI, dus à MM. Le Bon-

niec, R. Bloch, Gallet de Santerre ; abordés aussi les livres VII-IX par MM. Schilling, Chennevelle, De Saint-Denis, XVII-XVIII par MM. Higuette et Le Bonniec ; enfin, M. L. Robert organise l'édition des livres géographiques III-V.

Est-il besoin de dire que le texte, difficile comme on sait, est établi selon les règles d'une critique sévère? L'état misérable de la tradition manuscrite prête à toutes les audaces des éditeurs, qui ne se sont pas fait faute de pratiquer hardiment les corrections ; M. Ernout les passe au crible de la méthode, préférant l'abstention aux conjectures gratuites (cf. 13 : « locus corruptus necdum bene sanatus ») ; quand il admet ou propose une correction, on entrevoit aussitôt l'explication paléographique de la faute supposée : 12 ⟨*quae*⟩*que* est préférable au ⟨*quo*⟩*que* de Mayhoff ; 224 l'addition de *uidemus* est vraisemblable devant le groupe quasi homographe *uim eius ;* ou bien l'arrangement se fonde sur une autorité : 20 le banal *eum* ou *cum* est corrigé valablement en *signum* parce qu'Aristote nous fournit le correspondant σημεῖον. Il va de soi que dans un texte aussi altéré la critique n'a pas dit son dernier mot : 9 le *in aluo* de Jan se substitue difficilement au *neruo* des manuscrits, à moins qu'on n'allègue la suggestion du *neruos* qui figure dans le contexte et la propension curieuse qu'ont les copistes à altérer le mot *aluus* (cf. 28 *in aluum* < *inatum ;* 31 *in aluis* > *aluinis*).

Les questions de graphie sont résolues au mieux des possibilités, étant donné que les leçons des copistes n'ont aucune autorité linguistique ; on ne s'étonnera donc pas des inconséquences voulues et conformes à la saine méthode, comme celle qui fait préférer 173 la leçon *intuma* à la leçon *intima*, 222 *proxume* à *-ime*, encore que dans la plupart des cas la forme *-imus* soit la seule attestée.

Je ne dirai rien de la traduction, qui est de M. Ernout pour la première partie, du Dr R. Pépin pour la fin ; elle était d'une difficulté rare, obligeant à résoudre tous les problèmes techniques (dans la seconde partie, 235, peut-on dire que le dauphin est un animal qui allaite « en marche »?). Elle a l'appui d'un commentaire précieux de près de 100 pages, fondé pour une bonne part sur des rapprochements avec des techniciens latins : Columelle, Varron, mais surtout avec deux ouvrages d'Aristote : l'*Histoire des animaux* et le *Traité des parties des animaux*, que Pline s'est le plus souvent contenté de traduire et de résumer, quitte à mal le comprendre parfois, comme on pourra en juger par un tableau de correspondance donné dans l'Introduction. Rien n'a été négligé dans le commentaire qui puisse faciliter l'intelligence du texte et du même coup éclairer l'attitude scientifique de Pline. On n'attendra pas que dans une édition de Collection toutes les questions soient résolues ; l'essentiel est que les

principales données nous soient fournies ; puissent les volumes attendus s'inspirer de pareille méthode !

J. Marouzeau.

— *Pline le Jeune*, t. IV : *Lettres*, livre X : *Panégyrique de Trajan*, texte établi et traduit par M. Durry : 1947, xviii + 181 pages.

Les trois premiers volumes des *Lettres* de Pline le Jeune attendaient depuis longtemps ce quatrième et dernier volume, consacré à une matière si différente de la précédente. M. Durry ne s'était éloigné qu'en apparence de cette édition pour laquelle appel avait été fait à sa compétence d'historien, car les importants travaux qui l'ont accaparé pendant ces dernières années le rendaient enfin à Pline mieux armé pour en éclairer les difficultés. D'autant mieux armé que dans l'intervalle un commentaire du *Panégyrique* lui avait assuré une connaissance exceptionnelle de l'éloquence plinienne. Il était donc indiqué pour faire de ce tome IV l'un des types les plus achevés des éditions de l'Université de France, qui depuis leur institution n'ont cessé d'évoluer vers une présentation de plus en plus scientifique des textes antiques.

M. Durry a vu pleinement l'importance des deux parties de son travail. La correspondance de Pline et de Trajan est un document unique concernant l'administration romaine à l'époque impériale. Il l'a traitée comme telle et en a mis en évidence le caractère par les explications et compléments propres à en assurer l'intelligence : établissements des dates, précisions concernant les titres des personnages, leur rôle plus ou moins officiel, le jeu des institutions ; grâce à quoi ces *Lettres* sont devenues un véritable manuel de l'administration romaine.

Les lettres sur les chrétiens tiennent naturellement ici une place privilégiée. La critique historique ne permet à personne d'en méconnaître l'importance et d'ignorer les controverses qu'a suscitées leur authenticité. L'animosité qu'elles ont provoquée justifie le chapitre exceptionnel que leur a consacré M. Durry, dans lequel il met en valeur l'importance des arguments en leur faveur, dont le nombre et le poids s'est encore accru pendant ces dernières années.

M. Durry mesure avec quelque complaisance l'importance du *Panégyrique*. Sa conclusion surprendra peut-être les lecteurs habitués à accueillir avec un sourire les antithèses et les balancements de l'éloquence plinienne, car il n'hésite pas à en faire le post-scriptum des *Histoires* de Tacite, le dédommagement offert à la postérité pour la carence du grand historien dont la promesse de les pousser jusqu'à l'époque contemporaine n'a pas été tenue : peut-être M. Durry s'aventure-t-il un peu en conjecturant qu'il a reculé devant une époque qui ne se prêtait plus aux teintes sombres de sa palette habituelle ; un artiste comme Tacite pos-

sédait des ressources dont on pouvait tout attendre ; j'aime mieux croire que le temps seul a coupé court à son œuvre. Le *Panégyrique* a donc pour nous l'avantage de suppléer à la fois au silence de Tacite et à l'absence de Dion Cassius, et M. Durry nous le transmet éclairé, précisé, complété comme il l'a fait au livre X des *Lettres*.

Écrivain, Pline, quoi qu'on en pense, révèle des qualités majeures et tient noblement sa place dans l'histoire de la littérature latine. M. Durry, dont le goût personnel, il le donne à entendre par endroit, n'incline pas vers son genre de talent, ne laisse pas de lui rendre pleine justice. Il est le créateur d'un genre, celui du panégyrique, et n'a-t-il pas déjà inventé celui des lettres mondaines qui reflètent — encore ici nous nous trouvons en face d'un document historique de premier ordre — l'existence de la haute société de son temps sous un aspect littéraire plus proche des poèmes de Catulle que de la correspondance de Cicéron? A cet imitateur, à ce dévot du modèle et du prédécesseur, on doit donc reconnaître une note d'originalité assez surprenante ; ensuite, il a sa manière à lui, la manière précieuse, dont M. Loyen a mis en évidence les caractères essentiels dans sa thèse sur Sidoine Apollinaire. Encore une fois, ce n'est pas la grande manière, mais c'est une manière agréable et souriante qu'il pratique avec aisance et sans lourdeur ; elle aurait pu être l'occasion de préciser ce que la pédagogie de la déclamation avait donné à la littérature. On en a dit bien du mal, et non sans raison ; cependant, pour être juste, il faut reconnaître qu'elle a apporté un renouveau dans la production artistique épuisée par l'éclat du grand siècle, et même plusieurs renouveaux, les faciles et gracieux développements d'un Ovide, l'art psychologique et romantique d'un Sénèque, l'atmosphère grandiose et tragique d'un Lucain à ses bons endroits, en particulier dans la première moitié du livre VII, les marivaudages aimables de Pline lui-même et jusqu'à la sombre grandeur d'un Tacite.

M. Durry a consacré à cette étude deux pages trop courtes de la présente édition ; mais ces pages nous invitent à nous reporter à l'étude très développée et très documentée qui sert de préface à l'édition du *Panégyrique* parue en 1938. Le lecteur qui y recourra trouvera là, établis avec autant de soin que d'impartialité, les vrais titres de gloire de Pline le Jeune, la création d'une langue de la prose rajeunie par son appel à celle de la poésie et une première esquisse déjà reconnaissable de ce que sera l'art de Tacite.

Si nous ajoutons que, de cet ensemble, *Lettres* et *Panégyrique*, M. Durry a dégagé en lignes nettes l'aspect du couple de l'empereur et du magistrat, de Trajan et de Pline : le premier, administrateur soigneux, pré-

voyant, type de l'empereur conscient de sa tâche ; le second, exécuteur scrupuleux, timoré, d'une impeccable honnêteté, on conclura que dans l'ensemble M. Durry a savamment mis en lumière l'une de ces pages de l'histoire des peuples « heureux qui n'ont pas d'histoire », vers lesquelles ont le droit de se tourner précisément les regards de ceux qui en ont trop.

A. GUILLEMIN.

Biblioteca di studi superiori : La nuova Italia editrice, Firenze.

J'ai déjà signalé (cf. cette *Revue*, t. XXV, p. 407) cette nouvelle Collection scolaire, destinée à fournir aux étudiants des données critiques pour des textes choisis et limités, et publiée sous la direction de M. C. Gallavotti, de l'Université de Bari.

— Un volume qui porte curieusement, comme le précédent, le n° I, est consacré à la fable d'*Amour et Psyché* (Apulée, l. IV-VI), éditée avec apparat critique par M. E. PARATORE. Il ne comporte pas de Commentaire, mais il est doté d'un riche apparat critique qui ne fait grâce d'aucune des conjectures ou corrections de savants, et surtout d'une volumineuse Introduction de 92 pages, tout entière consacrée à la tradition et à l'établissement du texte. Le bilan pratique de cette nouvelle édition se trouve figuré dans un tableau de concordances aux pages 97-102 ; mais l'essentiel de l'ouvrage est l'intéressante discussion poursuivie pendant près de 80 pages avec, comme point de départ, les principes posés par D. S. Robertson dans ses articles du *Classical Quarterly* (1924) et dans son Introduction de l'édition G. Budé recensée dans cette *Revue* (t. XIX, p. 370). On notera l'apport éminent fourni par la philologie italienne à l'établissement du texte d'Apulée ; la part de M. Paratore est considérable ; on pourra seulement regretter que son travail, si consciencieux, si approfondi, se trouve limité par le plan même de la Collection à une part minime de l'ouvrage d'Apulée. Sans doute, les conclusions sont valables pour l'ensemble, mais elles bénéficieraient d'une autorité plus évidente si elles s'appuyaient sur des confrontations exhaustives.

— Le tome III de la même Collection est une édition de l'*Apocoloquintose* de Sénèque, procurée par un jeune philologue, M. C. Russo (158 pages, 800 lires).

Le besoin se faisait-il sentir d'une nouvelle édition de cet opuscule, après celles de A. Marx (1907 et 1922), A. P. Ball (1912), W. B. Sedgwick (1925 et 1930), O. Rossbach (1926), R. Waltz (1934) et en Italie même celles de A. Rostagni (1944) et A. Ronconi (1947)? Il faut bien

reconnaître que, par une interversion de causes peut-être regrettable, ce sont aujourd'hui les besoins des Collections qui font naître les éditions, et non pas le besoin d'éditions qui suscite les Collections. Ceci dit sans préjuger ni de l'intérêt de la présente Collection, ni de la valeur du travail de M. Russo, que je laisse ci-après à M. Niedermann le soin d'apprécier.

J. Marouzeau.

Cette édition est un bon exemple de ce que peut donner l'effort méthodique d'un philologue avisé, appliqué à un texte dont la critique et l'exégèse, en dépit des nombreux travaux qui y ont été consacrés, posent toujours quantité de problèmes non encore résolus de façon satisfaisante. L'ampleur et la solidité de l'information, la perspicacité, la maturité de jugement dont fait preuve l'éditeur, qui en est encore à ses débuts, le classent d'emblée parmi ceux auxquels il est permis de prédire une belle et féconde carrière scientifique.

Dans une introduction substantielle qui est la reproduction remaniée et sensiblement plus développée d'un article paru précédemment dans la revue *La parola del passato* (I [1946], p. 241-259), M. Russo étudie d'abord la question de la date, les motifs, la valeur littéraire, enfin le titre du pamphlet de Sénèque. Avec juste raison, il considère comme la forme authentique du titre celle sous laquelle l'opuscule est cité par Dion Cassius 60, 35, à savoir Ἀποκολοκύντωσις. *Diui Claudii Apotheosis per satiram*, qui figure en tête du meilleur manuscrit, le *codex Sangallensis*, et s'y trouve répété comme souscription, représente sans doute une paraphrase de Ἀποκολοκύντωσις qui a fini par se substituer à ce dernier. Quant au titre *Ludus de morte Claudii* des autres sources manuscrites, il porte visiblement l'empreinte du moyen âge, où l'on écrivait des *Ludi de aliqua re*. On donnera aussi raison à M. Russo quand il s'inscrit en faux contre l'opinion de ceux qui pensent que ἀποκολοκύντωσις veut dire « métamorphose en citrouille », car il n'y a rien, dans la satire de Sénèque, qui autorise cette interprétation. Comme l'a bien vu déjà Nicolas Heinsius, le sens véritable doit être « apothéose d'une gourde, d'un crétin, *deificazione di uno zuccone* » (comp., par exemple, Apulée, *Métam.* 1, 15, 2 : *nos cucurbitae caput non habemus, ut pro te moriamur*, « je ne suis pas assez bête pour mourir à ta place », et l'expression courante du grec moderne ἔχει κεφάλι κολοκυνθένιο en parlant d'un imbécile). On s'étonne seulement que M. Russo, tout en se prononçant catégoriquement en faveur de cette manière de comprendre le titre, le rende néanmoins, dans sa traduction italienne, par « incitrulli-

mento », qui, si je ne m'abuse, ne peut signifier que « métamorphose en citrouille ».

La liste des manuscrits, dressée par M. Russo, comprend trente et un numéros, dont neuf n'avaient encore jamais été signalés. Tous sont des copies directes ou indirectes de trois d'entre eux, du Sangallensis 569 (S), dont le dernier quaternion, d'un format plus petit, qui contient l'*Apocoloquintose* de Sénèque, remonte à la fin du IX^e^ siècle, du Valentianensis 411 (autrefois 393) de la fin du IX^e^ ou du commencement du X^e^ siècle (avec des retouches de deux mains, l'une contemporaine, l'autre quelque peu plus récente) et du Londinensis suppl. 11983 de la fin du XI^e^ ou du commencement du XII^e^ siècle, utilisé pour la première fois par Otto Rossbach dans son édition parue à Bonn en 1926 (mais non par René Waltz dans la sienne, Paris, 1934). S dérive directement de l'archétype A, V et L indirectement à travers un hyparchétype Γ. La démonstration de M. Russo que L n'est pas une copie de V, mais est coordonné à ce dernier, me paraît inattaquable. Le copiste de V a fourni une reproduction servile de Γ, en se trompant parfois grossièrement ; celui de L a cherché à comprendre le texte de son modèle et l'a, dès lors, parfois interpolé. Par exemple, 11, 4, où la leçon correcte *clarius* de A, conservée dans S, avait été corrompue en *darus* dans Γ ; V donne *darus*, mais L *durus*. Aussi bien, dans les cas, fort peu nombreux d'ailleurs, où L offre la bonne leçon en face d'une altération commune de S V (par exemple, 9, 1 : *tandem* L recte, *tantum* S V falso), s'agit-il, à coup sûr, d'une conjecture heureuse et non d'une transmission plus fidèle.

La bibliographie des principales éditions et traductions de l'*Apocoloquintose* et des contributions à son analyse littéraire, à la critique et à l'explication du texte, qui clôt l'introduction de M. Russo, rendra d'excellents services. Je ne trouve à y ajouter qu'un article de Léon Herrmann, *Recherches sur le texte de la satire sur l'apothéose de Claude*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 11 (1932), p. 549-576 (article que M. Russo connaissait, puisqu'il lui a emprunté deux conjectures, citées p. 82 et p. 97, mais dont l'omission, dans la bibliographie, n'est pas justifiée par la note à la fin de celle-ci : « contributi limitati sono ricordati nelle note dell'apparato e del commento », son étendue dépassant celle de beaucoup d'autres qui y sont enregistrés), un autre de A. Kurfess, *Philol. Wochenschr.*, 58 (1938), col. 1295 s. (qui devait figurer à la p. 38 sous Kurfess[4]), et l'édition scolaire de W. Sieveking, Leipzig, 1932 (*Eclogae Graecolatinae*, 36).

La constitution du texte est judicieuse et ne prête que rarement à contestation. Voici, à titre de spécimen, deux cas où elle appelle des remarques : 2, 3 : *nimis rustice adquiescunt omnes poetae, non contenti*

ortus et occasus describere, ut etiam medium diem inquietent. Le nombre déconcertant de corrections proposées pour ce passage difficile aurait dû engager M. Russo à se montrer prudent et à ne pas introduire dans le texte la sienne : *nimis rustice* ! ⟨*adeo his*⟩ *adquiescunt*, etc., d'autant plus qu'il envisage lui-même des variantes comme ⟨*adeo in his*⟩ *adquiescunt* ou *ad* ⟨*eo in his*⟩ *quiescunt*. Mon impression est que *ut* a été fourvoyé et que, dans l'original de la main de Sénèque, il avait sa place derrière *poetae*. Je crois donc qu'on serait plus près de la vérité en écrivant *nimis* ⟨*his*⟩, *rustice, adquiescunt omnes poetae,* ⟨*ut*⟩, *non contenti ortus et occasus describere,* [*ut*] *etiam medium diem inquietent* (*nimis his adquiescunt* = *magnopere his gaudent*) : « rustre que tu es, tu ne sais donc pas que tous les poètes ont un plaisir extrême à traiter de tels sujets, si bien que, non contents de décrire les levers et les couchers du soleil, ils s'en prennent même au milieu du jour ». 5, 4 : *erat autem sequens uersus uerior, aeque Homericus*. M. Russo maintient dans le texte les mots *aeque Homericus*, en passant sous silence que Bücheler (*Rhein. Mus.* 14 (1859), p. 447, 3) y a reconnu un glossème évident. Il semble donc qu'il ait pris *sequens uersus* au sens de « le vers qui va être cité », alors que Sénèque a voulu dire « le vers qui suit celui de l'*Odyssée* cité précédemment » (il s'agit des vers 39 et 40 du 9e chant de l'*Odyssée*), ce qui rend superflue et même absurde la remarque *aeque Homericus*. Mais, d'une façon générale, il faut reconnaître que l'attitude prise par M. Russo en présence des passages controversés se défend par de bons arguments et que sa mise au point du texte constitue un réel progrès.

La partie de son édition à laquelle M. Russo a visiblement voué un soin particulièrement attentif, c'est le commentaire qui réunit une multitude impressionnante de données susceptibles d'éclaircir le texte à tous les points de vue et qui n'escamote jamais aucune difficulté. L'abondance des notes est telle que souvent l'explication d'un mot ou d'une portion du texte n'a pas pu trouver place sur la même page et qu'il faut la chercher à la page suivante (celle de *fecistis* 9, 3, même deux pages plus loin). Le format du volume, conditionné par son appartenance à une collection, se révèle comme trop petit en l'occurrence, de sorte que, si regrettable que cela soit, il faudra songer à une compression du commentaire lors d'une réédition. Il serait illusoire de vouloir, par un choix d'exemples, donner une idée de l'intérêt de ces observations pertinentes et je dois me borner à remercier, pour ma part, l'auteur du profit que j'en ai tiré. On peut, bien entendu, n'être pas d'accord sur certains détails, comme, par exemple, à propos du passage ci-après ; cela ne porte aucune atteinte au mérite de l'ensemble. La note relative à *ueteribus* 14, 4 (*non placuit ulli ex ueteribus missionem dari, ne uel Claudius unquam simile speraret*), « ha il valore pieno di *ueteranis* », et, par

conséquent, la traduction « non piacque di mettere in congedo nessuno dei vecchi » me semble inexacte. *Veteres* vise les vieux criminels Sisyphe, Tantale et Ixion, auxquels le tribunal présidé par Éaque refuse l'amnistie (*missionem*), afin de ne pas créer de précédent en faveur de Claude (voir Préchac, *Revue des Études latines*, XIII (1935), p. 376). Soit dit en passant, il y aurait lieu, à mon avis, d'insérer ⟨*his*⟩ entre *ex* et *ueteribus*, car il ne s'agit pas des vieux criminels en général, mais des vieux criminels susmentionnés, Sisyphe, Tantale et Ixion ; au surplus, ce supplément aiderait à comprendre la genèse de l'altération de *ueteribus* en *ueteris* dans Γ (arrangé ensuite en *ueternis* dans L). 8, 1 : je ne connais pas d'étymologie plausible de *praeputium;* celle que donne M. Russo, d'après laquelle ce mot serait un composé hybride de *prae* et de πόσθιον, n'est pas discutable.

Avouerai-je que la présentation de l'apparat critique de l'édition de M. Russo ne me satisfait guère. Autant le commentaire déborde, autant cet apparat est étriqué. Pourquoi ne donne-t-il pas toutes les variantes des trois manuscrits SVL, sur lesquels est fondé l'établissement du texte, et au moins un choix de celles des *deteriores* qui ont quelque intérêt à titre de conjectures d'un humaniste? Et pourquoi omet-il arbitrairement bien des conjectures de savants modernes qui méritaient non moins d'être mentionnées que celles qui le sont? La réponse à ces questions doit sans doute être cherchée dans un avertissement qui se lit à la page 37 et qui annonce, pour cette année encore, la publication d'une seconde édition « con apparato completo delle varianti dei manoscritti e con una più ampia scelta delle congetture ». Mais je pense n'être pas seul à taxer de singulier et de vraiment abusif le procédé qui consiste à ne pas mettre dans une édition tout ce qu'on s'attend à y trouver, sous prétexte qu'on en fera paraître aussitôt une autre, surtout que celle dont il est parlé ici est la troisième sortie, en Italie même, depuis 1944.

La compétence me manque pour apprécier les qualités littéraires de la traduction italienne ; sous le rapport de l'exactitude, elle offre toute garantie. Très utiles, enfin, les quatre index, confectionnés avec un soin minutieux, qui terminent le volume.

Max Niedermann.

Bibliotheca Neocomensis : Neuchâtel, Éditions du Griffon.

T. II : *Ammiani Marcellini Rerum gestarum capita selecta*, ed. I. B. Pighi : Neuchâtel, Éditions du Griffon, et Paris, Klincksieck, 1948, XXXII-74 pages.

Voici le deuxième volume qu'à l'usage de l'enseignement supérieur publie M. M. Niedermann dans la nouvelle collection qu'il a ouverte

lui-même par un fragment du livre I de l'*Institution oratoire*. Aujourd'hui, M. Pighi, l'éminent spécialiste d'Ammien Marcellin, nous offre un choix restreint, mais varié et caractéristique, de cet historien. Une Préface excellente, biographique, critique, bibliographique, précède l'édition. Celle-ci est fondée sur la révision contemporaine du manuscrit de Fulda (*Vm* 2), au défaut de l'*Hersfeldensis* (*M*). Trois apparats différents s'échelonnent au bas des pages : le premier, minutieux, offre le détail de *V* (éventuellement de *M*) ; le second, les corrections arbitraires de *Vm3*, du *Vaticanus* (*E*) et de l'édition de Gelenius à Bâle (en 1533) ; le troisième, les lectures modernes, de Clark en particulier. Système arbitraire, maniement délicat. Mais il n'est pas un professeur qui ne voie quel profit scientifique tireront les étudiants d'une lecture du texte ainsi préparé et de la critique de son établissement. Et quelle occasion de faire figurer aux programmes quelques-unes des plus belles pages d'un auteur aussi considérable et aussi difficilement accessible !

Jean BAYET.

Clásicos « Emerita » : Cons. sup. de investigaciones científicas, Barcelona.

Encore une Collection destinée à un public local, qui mérite cependant d'être signalée, parce qu'elle est l'indice d'une certaine renaissance des études classiques en Espagne. Les volumes III et IV, consacrés le premier au livre II des *Histoires* de Tacite, le second au livre X de *Quintilien*, sont l'œuvre de deux savants qui se sont signalés depuis deux ans par l'organisation de Cours d'été de philologie à Puigcerda, avec le concours de collaborateurs espagnols ou étrangers : M. M. BASSOLS DE CLIMENT et M. M. DOLÇ DOLÇ.

Introduction copieuse, notes abondantes avec un commentaire soucieux des questions de langue et de style, Index et Suppléments, présentation agréable : ces deux volumes font bien augurer de la suite de la Collection.

Il convient d'ajouter que M. Bassols de Climent, dont j'ai mentionné ci-dessus (p. 330) une intéressante étude de linguistique générale, est en train de doter son pays d'une importante *Syntaxe historique de la langue latine* dont les deux premiers volumes viennent de paraître, et qui méritera de notre part un examen attentif.

Collection Lebègue : Bruxelles, Office de publicité.

J. J. VAN DOOREN, *Pour et contre la poésie* (nº 90) : 1948, 71 pages, 35 francs belges.

Sous ce titre attrayant, l'auteur réunit quelques extraits du *Pro Ar-*

chia et du *Dialogue des orateurs* qui doivent être pour les élèves l'occasion d'une lecture commentée. La présentation est claire, vivante, et fournit un cadre approprié à des textes qui méritent d'être dans la mémoire de tous.

Le commentaire est abondant, mais chaque note se borne à peu près à proposer une traduction. Traduction souvent approximative, parfois discutable : que peut penser l'élève en présence d'une note : « *induere* = revêtir... inspirer » (p. 21)? Que faire de deux notes consécutives (p. 25) où il est dit que, dans l'expression « sine substantia facultatum », *substantia* signifie « fortune », *facultas* également « fortune », et « fortune » encore le groupe *substantia facultatum* (il est évident que *substantia* a ici son sens propre de « soutien »)? Est-il juste (p. 28) de dire que le suffixe *-osus* « marque l'abondance »? que *quominus* (p. 14) signifie « de manière que moins » (*minus* est un *non* comparatif)? Certaines explications sont à réviser : il ne faut pas continuer de dire aux élèves (p. 22) que *equidem* vient de *ego quidem ;* que, dans *uidi probari* (p. 51), *probari* est un imparfait ; il n'est pas juste (p. 31) de dire que *efficere aliquid et eniti* représente une redondance. A quoi sert-il de mentionner qu'un début de phrase : « Quae de causa... » est une « liaison relative » (p. 69)? Que signifie l'appellation de « datif d'auteur » appliquée (*ibid.*) à *omnibus* dans « ea confido probata esse omnibus »? Que signifie la note (p. 57) relative à *omnium nostrum* : « avec *omnium* on met souvent les génitifs *nostrum* et *uestrum* au lieu de *noster, uester* »? Il est fâcheux de maintenir (p. 43) l'orthographe *coena ;* p. 47, au lieu de *Philo*, qui est le nom d'un maître de Cicéron, il faut lire *Philus ;* p. 53, corriger la faute d'impression Ὁμήσειον.

J. Marouzeau.

Collection « Sources chrétiennes » : Paris, Éditions du Cerf.

N° 18 : *Athanase d'Alexandrie, Contre les païens* et *Sur l'incarnation du Verbe*, introduction, traduction et notes de P. Th. Camelot : 1947, 324 pages.

N° 19 : *Hilaire de Poitiers, Traité des mystères*, texte établi et traduit avec introduction et notes par Jean-Paul Brisson : 1947, 176 pages.

Le premier de ces volumes, qui est le dix-huitième de la série grecque, atteste la vitalité de la collection « Sources chrétiennes ». Bornons-nous à présenter en quelques mots cette importante publication, qui ne touche pas directement aux études latines. Les deux traités d'Athanase, malgré leurs titres distincts, forment un tout et doivent être une œuvre de jeunesse. Le P. Camelot nous apporte une traduction abondamment annotée, qui tient compte non seulement du texte de Montfaucon, reproduit dans la *Patrologie grecque*, mais aussi des variantes les plus carac-

téristiques du manuscrit d'Athènes 428. Une introduction de 104 pages met le lecteur au courant des progrès scientifiques relatifs aux différentes rédactions, puis fournit une analyse utile et pénétrante de ces traités un peu diffus. On notera les fréquentes références à Tertullien, Minucius Felix, Lactance, qui font désirer une étude exhaustive des rapports d'interdépendance entre apologistes grecs et latins. Contrairement au P. Camelot (p. 49, n. 2), j'inclinerais fortement à admettre le plotinisme de certains développements d'Athanase.

— Le traité d'Hilaire de Poitiers, l'Athanase de l'Occident, est le premier de la série latine. Rappelons, cependant, que le nº 11 de la collection offrait déjà au lecteur un texte latin très précieux et digne de retenir l'attention du philologue : cette ancienne version de la *Tradition apostolique* d'Hippolyte de Rome, découverte par Hauler dans le palimpseste LV de la Bibliothèque capitulaire de Vérone. Félicitons-nous que, pour le *Traité des mystères* de saint Hilaire, le texte latin nous soit aussi fourni en regard de la traduction française. M. Brisson, au cours d'une introduction de 70 pages, définit ce qui fait l'intérêt de ce *Tractatus mysteriorum*, manuel d'exégèse typologique destiné à permettre aux prêtres d'expliquer les *lectiones diuinae*. Il ajoute à Lindemann quelques arguments en faveur d'une date très tardive (p. 13, n. 2), mais ne croit plus que ce livre soit un remaniement d'homélies prononcées. Il consacre d'intéressants développements au vocabulaire hilarien (difficulté de rendre en latin τύπος et ἀντίτυπος) et à la méthode exégétique : Hilaire, tout en admettant plusieurs interprétations possibles d'une même « figure » biblique, maintient néanmoins l'existence d'un sens littéral et ne met nullement en doute l'historicité des épisodes. Moins sûr, peut-être, est le paragraphe que M. Brisson consacre à l'originalité de cette exégèse. Il montre bien qu'Hilaire pratiquait ces méthodes dès avant l'exil en Orient, mais comment ne pas croire, néanmoins, qu'il dépend principalement d'Origène? Tout au plus pourrait-on le considérer comme un origéniste timoré. Le texte est difficile ; M. Brisson se flatte parfois de l'éclaircir ; espérons que le lecteur sera du même avis. La correction (p. 84) : *resurgens ⟨de⟩ ecclesia*, au lieu de : *resurgente ecclesia*, contre tous les éditeurs et les manuscrits, paraît insoutenable : la phrase suivante : *Qui enim in Christo sunt, secundum Christum resurgent*, justifie entièrement le *resurgente ecclesia*.

Pierre COURCELLE.

Collection « Ancient christian writers ; the works of the Fathers in translation » : The Catholic University of America, Washington, The Newman Bookshop, Westminster Maryland.

Nº 3 : *St Augustine, Faith, hope and charity (Enchiridion de fide, spe et*

caritate), translated and annotated by Louis A. Arand : 1947, 165 pages.

N° 4 : *Julianus Pomerius, The contemplative life*, translated and annotated by Sister M. J. Suelzer, 1947, 220 pages.

La nouvelle collection de l'Université catholique de Washington, destinée à faire connaître en traduction l'œuvre des Pères grecs et latins, s'enrichit à un rythme rapide. Après le *De catechizandis rudibus* d'Augustin, voici le bref traité *De la foi, de l'espérance et de la charité*, que les manuscrits désignent généralement sous le titre d'*Enchiridion ad Laurentium*. Dans une courte introduction, le révérend Arand analyse l'ouvrage, propose l'année 421 comme date de rédaction, résume le peu que l'on sait sur le destinataire Laurentius et dresse le bilan des traductions modernes. Le texte adopté est celui de Scheel, 2e éd., Tubingue, 1930. Malgré le titre, l'ouvrage d'Augustin est essentiellement un exposé de la foi chrétienne, sous forme d'un commentaire du *Credo* et du *Pater*. A cette trame se rattachent quantité de développements annexes, qui sont peut-être les plus intéressants, sur l'attitude chrétienne devant la culture profane, les anges, le purgatoire, la résurrection des corps. Les notes sont parfois très élémentaires (n. 1 sur le sens du mot *enchiridion*) ; les plus nourries sont d'ordre dogmatique (voir l'index, *s. u.* : *angels*, *baptism*, *evil*, *grace*, *love*, *massa*, *sin*, *will*). Quelques bévues typographiques se remarquent (n. 29, *existus* pour *exitus ;* n. 259, *satiendae* pour *satiandae*). On est heureux de constater que la bibliographie française est familière à l'auteur, qui semble l'apprécier.

— Le *De uita contemplatiua* de Pomerius a été autrefois attribué par erreur à Prosper d'Aquitaine. Sœur Suelzer retrace longuement l'historique de la question (ce qui n'était peut-être pas indispensable, puisqu'elle est tranchée, depuis plus d'un siècle, en faveur de Pomerius), présente une analyse de l'œuvre et en caractérise brièvement le style. Le texte utilisé d'après la *Patrologie latine* de Migne remonte, hélas, à 1711 et n'offre pas grande garantie, d'où les difficultés auxquelles se heurte le traducteur (cf., par exemple, II, n. 44). L'intérêt de ce traité trop peu connu n'est pas douteux : l'ascète africain Pomerius, qui écrit dans la région d'Arles autour de l'an 500, définit la vie contemplative par opposition avec la vie active et n'hésite pas à blâmer sévèrement les clercs qui se confinent dans la seconde ; il décrit les dangers de la vie mondaine et oppose aux vices les quatre vertus cardinales. Les notes, surtout riches en références scripturaires, sont du niveau d'un étudiant appliqué, qui connaît les ouvrages publiés à Washington et recourt aux encyclopédies (curieuse syntaxe, I, n. 40 : nouv*elle* choix !). Ce travail est à compléter par J. C. Plumpe, *Pomeriana*, dans *Vigiliae christianae*, t. I,

1947, p. 227-239, qui montre l'intérêt du *De uita contemplatiua* pour la langue et l'histoire de l'Église.

Pierre COURCELLE.

Éditions diverses.

Sallustio minore : Invectiva in Ciceronem ; Epistulae ad Caesarem, studio introduttivo e commento di D. ROMANO : Palermo, Renna, 1948, XXVIII & 61 pages, 450 lires.

Faut-il, à propos de cette édition, reprendre l'éternelle question de l'authenticité? M. A. Ernout, en 1941, excluait de son édition Budé en bloc les textes controversés ; M. Romano, en 1948, constate que les *Lettres* sont universellement reconnues pour authentiques et croit pouvoir démontrer « par des arguments décisifs » que l'*Invective* n'est pas moins sallustienne. Qu'il me suffise d'indiquer que les questions examinées par M. Romano dans sa savante Introduction sont les suivantes : Peut-on expliquer la diversité de style entre l'*Invective* et les écrits sallustiens? — Peut-on expliquer le caractère fragmentaire de l'*Invective*, et en particulier le fait qu'elle est privée de conclusion? — Peut-on soutenir la thèse de Lehmann-Haupt, que Salluste aurait écrit l'*Invective* d'après un discours prononcé par Pison? — Peut-on accepter l'hypothèse de Klotz que l'auteur de l'*Invective* a utilisé la seconde Lettre? En répondant à ces questions, M. Romano pense lever les principaux obstacles à une solution définitive du problème d'authenticité.

Chose singulière : ces textes si controversés, et dont maint passage a été l'objet de discussions acharnées, n'avaient encore jamais été réunis, sauf erreur de ma part, dans une édition avec commentaire. D'où l'utilité éminente du présent travail.

Le commentaire de M. Romano est abondant ; il va de soi qu'étant donnée la préoccupation de l'auteur il est souvent orienté vers un rapprochement avec le texte authentique de Salluste ; nous y gagnons des observations utiles sur la langue et le style. Je ne souscrirais pas sans plus à certaines notes sommaires, telles que p. 49 : *ceterum* (« formula di trapasso ») ; p. 51-52 : *nulla sunt* (« nulla = non, ma è più incisive ») ; p. 53 : *post paulo* (« inversione, figura della variatio stilistica ») ; p. 54 : *secundis rebus* (« invece di rebus secundis, variatio ») ; p. 58 : *inuisier* (« = inuisi, arcaismo » ; cf. Catone Orig. fr. 108 : peragier »). J'aurais à redire à diverses explications : p. 32, il n'y a rien de commun entre l'emploi « emphatique » de *ego* dans *haec ego statuo* et l'emploi « atone » dans *scio ego ;* cette dernière formule n'a rien de proprement sallustien ni d'archaïque et comporte une explication très simple : mise en relief du verbe ; p. 34, *capessere* n'est pas une forme empruntée au langage

populaire ; *cognitum habuerim* n'est pas une périphrase du latin archaïque ; p. 53, il ne suffit pas de dire que l'ellipse et l'asyndète sont des indices de brièveté...

Le texte est celui de Kurfess (1914) ; lorsque M. Romano mentionne des conjectures, il se retranche, en général, derrière l'autorité de ses prédécesseurs.

En somme, l'édition vaut plus par la présentation littéraire et historique que par le commentaire. Qu'elle soit une provocation à qui voudrait donner une édition « savante » de ces textes intéressants.

J. Marouzeau.

Catulli Veronensis liber, recogn. Egnatius Cazzaniga : 2e éd., Torino, Paravia, 1945, xv + 167 pages.

Catulle n'est pas, certes, un auteur délaissé en Italie. Depuis l'avant-dernière guerre mondiale, E. Stampini, 1921 (suivant de près C. Pascal, 1916), et Lenchantin de Gubernatis, 1933, avaient précédé M. Cazzaniga dans la publication d'éditions (chez Paravia de Turin également), la dernière se distinguant, sans parler d'un esprit critique très sûr appliqué au choix des variantes, par un commentaire assez fourni (qui, cependant, doit beaucoup à Wilhelm Kroll) et par une bonne introduction d'une centaine de pages. L'édition de M. Cazzaniga ne nous les fait pas oublier, sans pourtant qu'on puisse la considérer comme surnuméraire. Elle remplace, de fait, l'édition de Carlo Pascal, depuis longtemps épuisée, qui elle aussi donnait un texte sans commentaire, suivi seulement d'une *Appendix critica*. A côté de l'apparat critique, l'édition présente apporte çà et là un relevé de références antiques, qu'il est toujours utile d'avoir sous la main.

L'éditeur n'a pas essayé un renouvellement du texte ; il n'a pas repensé la multitude de petits problèmes que posent, dans le détail, les vers de Catulle. Comme il nous en avertit dans sa préface latine, les conditions défavorables dans lesquelles il publiait son édition (1941) — *temporum iniquitas grauesque procellae* — l'en ont empêché. Quelques-uns, toutefois, pouvaient être examinés en dehors de toute nouvelle collation des manuscrits. Je ne signalerai ici que deux exemples : pourquoi s'obstiner à remplacer la leçon des mss. *loquitur* (83, 6) par la conjecture inutile de Lipsius (*coquitur*), quand il est évident que la répétition *obloquitur-loquitur* porte la marque du plus pur style catullien? Je sais bien que presque tous les devanciers de M. Cazzaniga l'ont fait : B. Schmidt, Pascal, Lafaye, Rat... (je n'ai pas d'autres éditions en ce moment sur ma table), mais la note de Lenchantin aurait dû lui donner l'éveil : « i due concetti *uritur*, *loquitur* seguono coordinati invece che

subordinati secondo una movenza particolare alla sintassi del Nostro ». Et pourquoi, à la suite encore de la plupart de ses prédécesseurs (Lenchantin inclus, cette fois), reproduire indéfiniment la leçon *omnibus expers unguentis* (66, 77), quand il est clair que le sens demeure inacceptable, si l'on admet, comme M. Cazzaniga le fait avec tout le monde, pour le vers 11, la forme traditionnelle *qua rex tempestate nouo auctus hymenaeo*? D'ailleurs, l'éditeur lui-même n'est pas très sûr de la solidité de la leçon qu'il adopte et de son interprétation ; il ne se prive pas de nous le dire : « ... ut intellegatur Berenicen uirginem se ab omnibus unguentis abstinuisse, deinde uero iisdem largiter usam esse, quod mihi quidem nullo modo probatur. » Alors, pourquoi ne pas chercher une autre solution? Il y en avait au moins deux qui se proposaient à son attention : *ominis*, que défend B. Rehm (*Rhein. Mus.*, 1941, p. 346-351), et *Hymenis*, solution de Wilamowitz, les deux en tout cas préférables à *omnibus ;* mais il y en a une troisième, selon moi de beaucoup la meilleure, et dont je me promets de présenter un jour la démonstration : *...uirgo... hominis expers.*

Telle quelle, l'édition de M. Cazzaniga reste le fruit d'un travail énorme et très méticuleux. On regrette qu'il n'ait pas pris sur lui de donner un commentaire de Catulle — ce commentaire qui nous fait défaut depuis si longtemps : en Angleterre, celui d'Ellis est périmé et inutilisable ; en France, on doit toujours se contenter de celui d'Eugène Rostand ! Ceux de Kroll et de Lenchantin, très honorables, demeurent cependant des commentaires scolaires. Et on ne voit pas de savant qui se prépare à cette tâche, à moins que notre ami Fordyce ne se décide à nous en faire la bonne surprise !

N. I. Herescu.

Quintiliani Institutionis oratoriae, liber XII, ed. R. G. Austin : Oxford, Clarendon Press, 1948, xlvii & 246 pages.

Les commentaires de Quintilien ne sont pas si fréquents que nous ne devions nous réjouir d'en voir paraître même de partiels. Celui-ci est loin d'être insignifiant, puisqu'il occupe près de 200 pages compactes de notes pour 45 pages de texte.

On sait la valeur et l'intérêt de ce livre XII, qui prend l'orateur à l'issue de ses études pour le conduire à la tribune ou au barreau ; il nous montre l'orateur en action et constitue ainsi un document social autant qu'une occasion de reprendre en les suivant dans leurs applications quelques-uns des principes qui ont fait l'objet des livres précédents. Livre un peu décousu, avec des longueurs et des retours, qui eût pu finir avantageusement avec le chapitre 78, traitant du parfait orateur. M. Austin ne dissimule pas les imperfections de cette conclusion de l'ou-

vrage ; il les explique par l'hypothèse d'une rédaction hâtive et d'une publication prématurée.

Son Introduction est une heureuse mise au point des principales questions relatives à l'ouvrage dans son ensemble, avec référence à Colson, Peterson, Radermacher, Cousin pour ce qui déborde le propos du livre XII.

Le texte est établi d'après l'édition de Radermacher, avec peu d'innovations personnelles, mais un bon nombre de divergences fondées sur divers commentaires critiques, dont on trouvera le tableau dans un Conspectus (p. XXXVI-XL).

Comme je l'ai indiqué, le principal intérêt de cette édition réside dans un riche commentaire, à la fois critique et exégétique. Les discussions de texte y abondent, suppléant à l'absence d'apparat critique ; les notes explicatives fourmillent de citations, références, rapprochements, ce qui constitue bien le type de commentaire le plus efficient.

L'ouvrage est complété par une utile Bibliographie et par des Index, dont un « uerborum », fort utile à la consultation, et qui gagnerait encore à être plus détaillé.

Il n'est pas indifférent de noter que M. Austin a fait appel pour cet ouvrage à la collaboration de plusieurs collègues, et de relever parmi les réviseurs le nom de notre ami C. J. Fordyce, toujours accueillant aux tâches modestes et efficaces.

J. MAROUZEAU.

Q. Septimius Florens Tertullianus, De oratione, critische uitgave met prolegomena, vertaling en philologisch-exegetisch-liturgische commentaar door G. F. DIERCKS : Diss. Amsterdam, Bussum, 1947, CIV & 312 pages.

Le mince traité de Tertullien, *De oratione*, mérite assurément le gros volume que M. Diercks vient de publier à son sujet. L'édition et la traduction n'occupent guère, en effet, qu'un peu plus du dixième de l'ouvrage total. Cette disproportion montre assez combien de science enveloppe et enrichit la vingtaine de pages de Tertullien. Les prolégomènes nous offrent une description minutieuse des deux manuscrits *Paris. lat. 1622* (le fameux *Agobardinus*, dont un feuillet est reproduit ici en fac-similé) et *Ambros. G. 58 sup.*, puis de la trentaine d'éditions du *De oratione ;* les plus anciennes gardent des traces précieuses de manuscrits aujourd'hui disparus ; mais la meilleure des modernes, celle du *Corpus de Vienne*, date déjà de plus d'un demi-siècle et n'est point parfaite, ce qui justifie pleinement l'entreprise nouvelle de M. Diercks. On sait que le traité de Tertullien *sur la prière* roule tout entier sur la prière fondamentale pour les chrétiens : le *Pater ;* nous trouvons ici (p. XLVI-XLVII) un utile tableau des neuf rédactions anciennes, grecques ou latines, dans

lesquelles elle nous a été transmise. M. Diercks explique ensuite pourquoi Tertullien examine la troisième demande du *Pater* avant la deuxième ; il date le traité de l'une des quatre premières années du IIIe siècle, c'est-à-dire de la période pré-montaniste de Tertullien ; il étudie les sources et la survie du traité, notamment ses rapports avec différents ouvrages où il est question du *Pater* (Cyprien, Chromatius d'Aquilée, le *Sacramentaire gélasien*, Fortunat, Isidore de Séville) ; le rapport de filiation est particulièrement net entre le traité de Tertullien et celui de saint Cyprien. Enfin, selon M. Diercks, l'ouvrage de Tertullien est la rédaction écrite d'un exposé oral. Le texte latin et la traduction en néerlandais sont suivis d'un commentaire très abondant (242 pages), parfois un peu touffu (il y a heureusement un index), d'ordre à la fois philologique, exégétique et liturgique. Lorsque la note serait trop longue, elle fait l'objet d'un *excursus* particulier, rejeté après le commentaire du chapitre. Signalons les principaux de ces *excursus* : chap. VIII, parallèle avec le *De fuga ;* XIII, sur les ablutions ; XXIII, sur le repos du dimanche ; XXV, sur les heures canoniques ; XXVII, sur l'alleluia et la psalmodie. Qui aura le courage de ne pas se rebuter devant un si gros volume, rédigé entièrement en néerlandais, sera récompensé de sa peine. Mais combien auront ce courage?

Pierre COURCELLE.

Histoire littéraire.

Problemi ed orientamenti critici di letteratura, a cura di Q. CATAUDELLA, E. BIGNONE, G. LAZZATI, L. ALFONSI (vol. 3 de la collection *Problemi ed orientamenti critici delle lingue e delle letterature classiche*, dirigée par E. BIGNONE) : Milano, Marzori, 1948, VII + 179 pages.

Ce volume est consacré, selon une formule qui ne surprendra pas les lecteurs de la *Revue* et notamment ceux du *Mémorial* offert à M. Marouzeau, à un état des questions concernant les littératures grecque et latine. M. Cataudella traite de la littérature grecque, M. Bignone de la littérature latine, M. Lazzati de la littérature grecque chrétienne, M. L. Alfonsi de la littérature latine chrétienne. Chaque étude est suivie d'une bibliographie succincte. M. Ettore Bignone est lui-même, on le sait, autant que l'helléniste dont les travaux ont révolutionné l'histoire de la philosophie, latiniste et auteur de deux ouvrages récents consacrés à l'ensemble de la littérature de Rome. C'est dire tout l'intérêt de son présent rapport. Il s'ouvre par quelques pages sur l'originalité de la littérature latine, sujet sur lequel les Italiens comme M. Rostagni aiment volontiers s'appesantir. A grands traits est évoquée la fortune variée de cette littérature. M. Bignone estime qu'il faut voir dans les Romains moins les imitateurs que les continuateurs des Grecs, jugement auquel

nous souscrivons pour notre part. Rome a réalisé avec toute la force de sa jeunesse cette universalité vers laquelle tendait la Grèce vieillissante. Il ne peut être question de suivre ici M. Bignone dans l'examen qu'il fait d'un certain nombre de points. Signalons comme d'un intérêt particulier ce qu'il dit de Livius Andronicus, poète hellénistique et raffiné (p. 69), des éléments d'inspiration philosophique chez Ennius (p. 70), de Lucrèce naturellement (p. 73), se référant non seulement à l'*Aristotele perduto*, mais à un essai *Lucrezio come interprete di Epicuro con nuove conferme all'Aristotele perduto*, dans le volume *Italia e Grecia a cura dell'Istituto per le relazioni culturali con l'estero*, 1939, et montrant l'accord entre Épicure et Lucrèce là où on souligne volontiers une opposition au moins de tempérament, sur les rapports de Catulle avec l'alexandrinisme (p. 81), sur l'influence du *Protreptique* d'Aristote sur Salluste (p. 83), sur ce qui distingue Varron des grands érudits grecs ses modèles (p. 90), sur le problème des premiers poèmes de Virgile (p. 97). La bibliographie ne concerne que des ouvrages d'ensemble. Le rapport de M. Bignone, très personnel, est peut-être moins apte à susciter des recherches chez autrui ; il revient parfois sur de vieux problèmes comme celui de l'auteur du *Dialogue des orateurs* et est ainsi quelque peu inégal dans son caractère actuel. Pour la littérature républicaine, je me permets de renvoyer à ce que j'ai dit dans le *Mémorial Marouzeau* à titre de comparaison. Il appartiendrait à plus compétent que moi de rendre compte de l'article de M. Luigi Alfonsi sur la littérature chrétienne.

Pierre Boyancé.

— Les *Problemi e orientamenti di letteratura cristiana antica latina* que nous propose M. Alfonsi (p. 145-179) sont moins une mise au point bibliographique, comme celles qu'ont tentées B. Altaner (*Miscellanea G. Mercati*, t. I, Vatican, 1946, p. 483-520), J. de Ghellinck (*Patristique et Moyen Age*, t. II, Paris, 1947) ou moi-même (*Mémorial des études latines*, Paris, 1943, et *Actes du Congrès Budé de Grenoble*, 1948), qu'une série de réflexions parfois un peu diffuses, le plus souvent pénétrantes, sur l'ancienne littérature chrétienne latine. Ces mots mêmes : « *chrétienne latine* » sont choisis pour montrer comment cette littérature constitue un tout homogène, fortement individualisé par rapport à la littérature latine païenne d'une part, d'autre part à la littérature grecque chrétienne ; sans doute, les Apologistes latins ont utilisé souvent les mêmes τόποι que les Apologistes grecs, mais les deux littératures ont évolué en divergeant, à tel point que la byzantine est tout autre chose que la médio-latine.

Du monde antique, les écrivains chrétiens latins ont conservé, outre l'idée que la nature est une harmonie où Dieu se révèle, les notions de

société, d'État, de culture, se contentant de les subordonner aux vérités nouvelles de la Foi. M. Alfonsi souligne comme caractéristiques des Pères latins, par opposition aux subtils métaphysiciens qu'étaient les Grecs, le goût du romanesque (autobiographie et hagiographie), la tendance sociale (développements d'Orose sur les souffrances passées des peuples et sur l'avenir commun qui attend Romains et Barbares), l'évolution de la poésie, soit artistique jusqu'à la préciosité, soit populaire. Il termine en appréciant les théories de l'école de Schrijnen sur le *latin des Chrétiens*, langue spéciale par opposition au grec chrétien qui est celui de la κοινή.

Il va de soi que ces vues générales recouvrent une grande part de vérité. L'idée centrale de tout le livre, comme l'a déjà noté P. Boyancé, est l'originalité des Latins. L'on excusera peut-être l'auteur des *Lettres grecques en Occident* de penser que le point de vue opposé n'est pas moins légitime et qu'il reste beaucoup à dire sur la dépendance des Pères latins par rapport aux philosophes et aux Pères grecs. Si la littérature chrétienne latine est, à l'origine, le fait d'Africains, n'est-ce pas parce que les Africains étaient nourris des Apologistes grecs, et non, comme dit M. Alfonsi, parce que la tradition grecque était affaiblie en Afrique? Les grands noms du IVe siècle, un Marius Victorinus, un Jérôme, un Ambroise, un Augustin, n'ont-ils pas lu de fort près (parfois en traduction) Philon, Origène, Eusèbe, les néo-platoniciens (on trouvera une indication intéressante, p. 173, sur le rapport entre la poésie de la lumière chez Fortunat et les intuitions plotiniennes)? Des points de détail pourraient être aussi discutés. Est-il exact que Paulin de Nole n'est pas un vrai poète? L'ouvrage de P. Fabre montrera bientôt le contraire. En revanche, je souscrirais volontiers aux remarques de M. Alfonsi sur le fait que le *latin des Chrétiens* n'est pas exactement ce que l'on appelle d'ordinaire une langue spéciale, car il ne cherche nullement à rester hermétique aux profanes.

Pierre COURCELLE.

Pierre-Jean MINICONI, *Index des thèmes « guerriers » de la poésie épique latine* : Thèse complémentaire présentée à la Faculté des lettres de Paris, 1948 [exemplaire dactylographié].

Voici un ouvrage qui nous donne beaucoup plus que ne promet son titre. Sans doute devait-il, à l'origine, se borner à un Index qui occupe exactement 45 pages, mais il est fort heureusement précédé d'une étude littéraire qui en compte un peu plus de 160. En outre, les thèmes « guerriers » ne sont point étudiés seulement dans l'épopée latine, mais encore et d'abord dans la poésie épique grecque, si bien que le titre exact de